

L'hépatite C quand on est infirmière...

Debi Ripley

Je m'appelle Debi Ripley. J'ai 46 ans et je suis la mère de deux adolescents. Infirmière de métier, je ne pratique plus mais je suis un cours de recyclage en sciences infirmières. J'ai l'hépatite C et je pense avoir été infectée vers la fin des années 70 ou au début des années 80. Le diagnostic n'a été posé qu'en 1995.

Les facteurs de risque d'infection à l'hépatite C auxquels j'ai été exposée? J'ai travaillé pendant 15 ans comme infirmière autorisée dans une salle d'opération (les travailleurs de la santé courent 10 % de risques de contracter l'hépatite C; dans les salles d'urgence et d'opération, ces risques sont encore plus élevés en raison de la présence constante de sang), et j'ai reçu une transfusion de sang après une césarienne, à la naissance de mon fils en 1983.

J'ai été infirmière en service interne et en service externe dans différentes salles d'opération dans ma ville natale, à Moncton, au Nouveau-Brunswick, de même qu'à Edmonton et à Calgary, en Alberta, et dans quatre centres de traumatologie à Riverside et à Los Angeles, en Californie. Plusieurs fois, je me suis coupée à des scalpels souillés et à des aiguilles de suture. Les précautions universelles ne vous protègent que contre les éclaboussures de sang.

Vu l'évolution de ma maladie, mon spécialiste pense que j'ai d'abord été infectée dans une salle d'opération, puis une nouvelle fois lors d'une transfusion de sang contaminé. Tout ce que je sais, c'est que je suis devenue de plus en plus malade depuis 1985, lorsque j'étais enceinte de mon deuxième.

De nombreuses années se sont écoulées avant que l'on diagnostique ma maladie, même si j'en présentais tous les symptômes : colon irritable, douleurs dans le haut de l'estomac du côté droit, douleurs persistantes aux articulations, facteur rhu-

matoïde inexplicable au niveau des muscles et des os, maux de tête, diminution de la résistance aux infections (en Californie, j'ai attrapé une méningite et une encéphalite, et plusieurs pneumonies de retour au Canada), dépression, insomnies, fatigue extrême et perte de poids.

Lorsque je suis devenue trop malade pour travailler, j'ai perdu mon emploi en Californie et, du même coup, ma maison, mon mobilier, mon mari et ma voiture. J'ai dû vendre tous mes biens pour revenir au pays. Les médecins que j'ai consultés au sujet de ces vagues symptômes, pourtant réels, en sont arrivés à la même conclusion : j'étais exagérément stressée et, comme je suis une femme, « c'est dans votre tête que cela se passe » – bref, une maladie psychosomatique.

En désespoir de cause, j'ai été contrainte d'accepter l'aide sociale et j'ai demandé ce qu'il pouvait faire pour moi. Les nombreuses analyses de sang auxquelles je me suis soumise ont révélé que mes enzymes hépatiques étaient le double du maximum normal. Puis il y a eu le test de dépistage de l'hépatite C, qui s'est révélé positif.

J'étais à la fois soulagée, accablée et perplexe. Soulagée de savoir que cette maladie portait un nom; accablée à l'idée d'avoir une maladie « terminale » et de devoir dire adieu à ma carrière; perplexe car, bien qu'étant infirmière de profession, je n'étais pas trop certaine de savoir ce qu'était l'hépatite C. Il me fallait aussi envisager la possibilité d'avoir infecté des patients par inadvertance.

Mais le fait de savoir que j'étais atteinte d'une maladie portant un nom m'a aidée à tout remettre en perspective. Je savais que je pourrais faire des recherches sur l'hépatite C et apprendre à m'adapter à cette maladie aux effets sans doute débilitants. C'est donc ce que j'ai fait.

Ma formation et mes instincts d'infirmière ont vite repris le dessus et, en peu de

temps, même après deux traitements (chaque traitement dure en moyenne un an) et leurs nombreux effets secondaires, j'ai mis sur pied un groupe de soutien et d'entraide pour les personnes infectées ou touchées par l'hépatite C, quelle qu'en soit la cause, et pour sensibiliser la population des provinces de l'Atlantique à cette maladie.

Les épreuves que j'ai traversées m'ont beaucoup appris à mieux comprendre le vécu des personnes atteintes d'une maladie chronique. Le chagrin est le même que lorsque l'on perd un être cher, en plus du fait que nous sommes constamment en train de perdre la santé. En aidant les autres, on finit par oublier son propre sort mais on a la satisfaction personnelle de savoir que l'on a pu changer quelque chose dans la vie de quelqu'un.

Oui, cette maladie m'a tout fait perdre, mais elle m'a aussi appris beaucoup. Les biens de ce monde ne m'attirent plus. Ce sont des choses éphémères. J'ai dû payer pour le savoir, mais j'ai fini par apprendre à apprécier les petits plaisirs de la vie – un jour ensoleillé, rire avec mes enfants, l'amour de mes parents, la paix et la joie que m'apporte Dieu et le simple fait de savoir qu'au moins je contribue à faire une petite différence dans ce bas monde.

La passion et le souci de la perfection qui me caractérisaient en salle d'opération, où j'ai relevé de nombreux défis, ont maintenant cédé le pas à mon véritable désir d'aider ceux et celles qui passent par tous les affres de l'hépatite C. Le vieil adage « infirmière tu es, infirmière tu demeureras » s'applique toujours dans mon cas. J'ai simplement changé de domaine.

« Je ne crois pas l'avoir déjà gagné. Je ne fais qu'une chose : oubliant le chemin que j'ai derrière moi et me précipitant en avant... »

Philippiens 3,13

(Bible des Moines de Maredsous)

Correspondance : Debi Ripley, 53 Ackman Court, Moncton, NB, E1A 3A1, Tél. : 506-858-8519